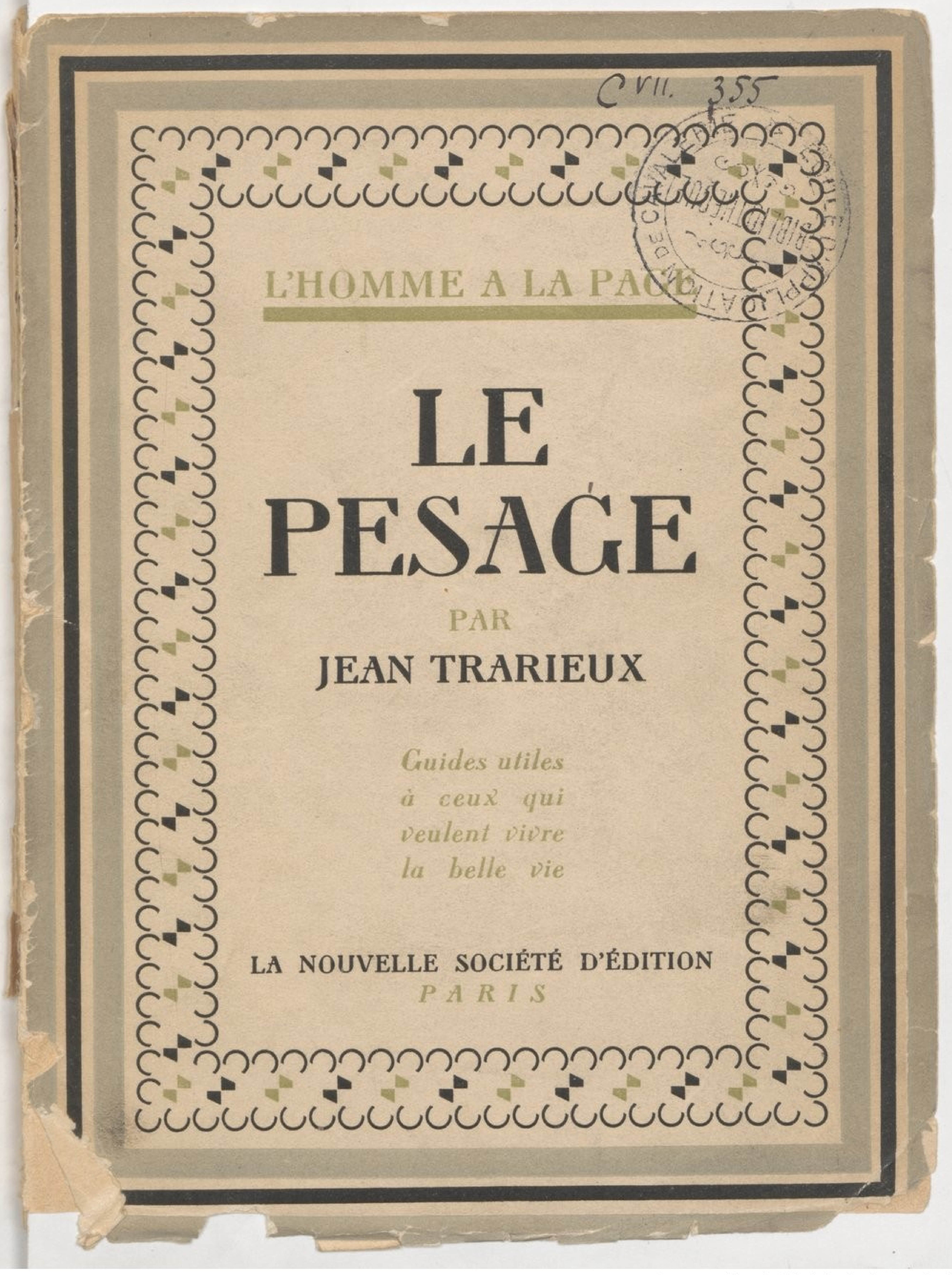


Le pesage





L'HOMME A LA PAGE

LE PESAGE

PAR

JEAN TRARIEUX

Guides utiles à ceux qui veulent vivre la belle vie

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITION
PARIS

LE PESAGE

COLLECTION L'HOMME A LA PAGE

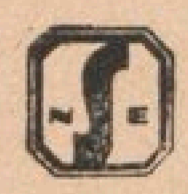
Le Pesage, par Jean TRARIEUX. — *Le Vin*, par Maurice des OMBIAUX. — *Le Cigare*, par Eugène MARSAN. — *Le Casino*, par Francis de MIOMANDRE. — *L'Auto*, par Pierre BENOIT. — *La Femme*, par Pierre DE RÉGNIER.

"L'HOMME A LA PAGE"

LE PESAGE

PAR

JEAN TRARIEUX



LA NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITION
281, RUE SAINT-HONORÉ
PARIS

Voici une collection de petits volumes dont le titre même exprime assez clairement l'esprit.

Elle s'adresse à l'homme « à la page » : à celui qui prétend le devenir, à celui qui mène, sans vices, une bonne et belle vie, à celui qui en éprouve le désir.

Or, qu'il s'agisse de fumer un bon cigare, de humer un vin fin, de conduire une voiture en gentleman, de paraître avec avantage au Casino ou au Pesage, enfin de prendre auprès d'une jolie femme un plaisir permis, il est un art d'en user avec aisance et avec grâce qui fait « l'homme bien ».

Cet art, va-t-on dire, ne s'enseigne point. Il est naturel à l'homme bien né, autant que le goût, l'élégance et la distinction. Sans doute. Il est, néanmoins, une pratique *du plaisir, comme du savoir-vivre, qui s'enseigne et s'apprend. Il est des* recettes *pour boire et*

fumer, jouer et parier, tenir la route et faire l'amour avec convenance.

Sans négliger l'aspect spirituel du sujet, c'est ce côté pratique de l'initiation au plaisir que nous avons eu surtout en vue. Nous avons voulu que chacun de nos petits livres fût, non pas un manuel, certes, mais un guide *à la fois amusant et précis, léger et bien informé, où la leçon se déguise sous des propos de bonne compagnie.*

LES ÉDITEURS.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE AUTOUR DU PESAGE

I

Où il est prouvé que les moralistes ont tort. — Les courses sont le plus beau sport du monde et le jeu est une vertu. — Allons donc aux courses, et jouons.

EST-IL vrai, lecteur, que tu n'aies jamais été aux courses, que tu n'aies jamais mis les pieds au Pesage, et que tu aies besoin d'un guide pour conduire tes premiers pas en ce labyrinthe enchanté ?... La chose, de nos jours, paraît à peine croyable, mais, si cependant elle est exacte, hâtons-nous de combler ensemble cette grave lacune de ton existence. J'ai dessein de t'emmener avec moi passer une après-midi sur un hippodrome.

ʊ

Les courses! Comme elles sont mal jugées de ceux qui ne les connaissent pas! N'ayant même pas, aux yeux des moralistes, l'excuse d'être indispensables à l'amélioration de la race chevaline, elles ne sont, d'après eux, qu'un lieu de perdition, un encouragement à l'oisiveté et au jeu. Infortunés moralistes! De quels sains plaisirs, de quelles passionnantes émotions ils se privent, en tenant les courses en interdit! Rien de plus beau qu'une belle course, rien qui suscite plus directement l'enthousiasme. Aucun spectacle n'a ce décor, cette péripétie vivante, aucune lutte n'offre un si heureux mélange de vigueur et d'harmonie, aucune vitesse ne grise comme le galop d'un pur sang.

Littérature! me répondrez-vous. Ce qui fait le succès des courses, ce n'est pas la beauté du spectacle, c'est tout simplement le jeu. Si l'on supprimait le jeu, on supprimerait bien vite l'immense majorité des spectateurs, et, au bout de très peu de temps, on ne verrait plus que de rares chevaux faméliques se disputer des débris d'épreuves dans un désert sans espoir. L'institution elle-même serait ruinée...

D'accord! Le jeu fait partie intégrante du spectacle. Il lui donne sa signification véritable, il le complète, il l'achève. Grâce à lui les spectateurs ne sont plus seulement spectateurs; ils participent à l'action. Pour eux comme pour les acteurs, toute la question est vitale : perdre ou gagner, — ou mourir.

Pourquoi, d'ailleurs, ne jouerait-on pas?... Parce que le jeu, de temps à autre, est la cause d'une catastrophe privée? Mais, en ce cas, que d'autres choses en ce bas-monde présentent pour l'individu d'aussi grands dangers! Si le faible y succombe, devons-nous pour cela méconnaître tout ce que le fort doit à l'esprit du jeu? Cet esprit-là, il suffirait qu'on voulût bien y réfléchir pour s'apercevoir qu'il est à la base de presque toutes les grandes entreprises humaines. La plupart des hommes d'envergure ont été joueurs à quelque degré. Leur réussite a été due le plus souvent à un goût courageux qu'ils avaient du risque et au caractère d'audace particulière que ce goût donnait à leurs initiatives. Sans esprit spéculatif (et il ne manque au jeu, pour être réhabilité, que d'être

appelé spéculation), un Ford se serait contenté de gagner paisiblement sa vie, et, dénué d'ambition, aurait déjà trouvé très beau de sortir cinq cents voitures par mois. Bonaparte lui-même, s'il n'avait été le plus grand des joueurs, aurait tout juste fait une honorable carrière dans l'artillerie. Il ne serait jamais devenu Napoléon.

Qu'on nous laisse donc tranquilles avec la soi-disante immoralité du jeu. Le jour où il n'y aura plus sur cette terre que des rentiers économes et de ponctuels fonctionnaires, nous pourrons dire adieu à la passion, au génie créateur, à tout ce qui nous soulève un instant hors de nous-mêmes, et illumine d'un rayon la quotidienneté de la vie.

Plus qu'aucun autre, le joueur aux courses est un spéculateur. Il a des éléments nombreux d'appréciation, une base sérieuse de raisonnement. Tout cheval est une valeur, dont il doit savoir fixer le cours normal. Pour y parvenir, les plus solides qualités lui sont nécessaires. Il lui faut se dépouiller de tout parti-pris, libérer son sens critique de toute illusion. Inlassable-

ment il doit peser le pour et le contre à l'aide de son seul bon sens et de sa seule mémoire. La moindre erreur de jugement s'inscrit à son passif. Toute faiblesse lui est interdite, ainsi que tout emballement. Son salut est dans sa règle de conduite, dans sa maîtrise sur soi.

Lecteur, qu'il soit donc entendu tout d'abord que je ne t'emmène point aux courses après un trop bon déjeuner. Il est détestable de pénétrer sur un hippodrome comme en pays conquis. Parce qu'il fait beau, parce que la vie semble belle, parce que vous avez le teint chaud et un énorme cigare aux lèvres, vous vous imaginez que vous allez toucher tous les gagnants. Détrompez-vous le plus rapidement possible. Une sorte de veine insolente pourra un moment vous sourire, mais les courses ne sont tout de même ni la roulette, ni le baccara. Ceux qui ne tablent que sur la veine peuvent avoir une entrée glorieuse ; leur sortie risque d'être plus pénible. Une fois la digestion faite et les six courses courues, ils s'en vont la tête basse, le portefeuille vide, et le cigare éteint.

L'homme sobre, lui, est maître de l'heure.

Il n'est pas sûr de gagner, mais il est sûr de ne pas perdre plus qu'il ne veut. Il arrive sur l'hippodrome ayant étudié son programme, ayant, selon l'expression courante, fait le *papier*. Les données du problème lui sont connues. Il sait quelles sont les deux ou trois courses de la journée qu'il convient de jouer (car malheur à celui qui joue toutes les courses!), il sait quelle somme il engagera, selon le degré de confiance que lui inspire le cheval choisi; il est à l'abri de toute mauvaise tentation de la dernière minute, il a donné à l'incertain combat toutes les possibilités de certitude. Il ne lui reste plus qu'à aller examiner les concurrents dans le paddock, et à voir si celui de son choix est bien dans la condition qu'il souhaite. Le *papier* seul, en effet, ne suffit pas; il demande à être confirmé par l'impression visuelle. On ne peut faire sur un cheval un gros pari que si tout est en sa faveur, et la théorie a ici besoin de la collaboration de la nature.

André est cet homme sobre, qui mange peu et boit de l'eau, qui ne laisse rien au hasard et soupèse l'impondérable. Il abandonne aux

autres la fête, le plaisir des jours, le bruit. Il garde pour lui le travail, les minutieuses recherches nocturnes, le silence, les bénéfices. A ses yeux, point de lendemain qui puisse être différent de la veille. Le but poursuivi reste immuable. S'il y a deux cent cinquante réunions dans une année, il y a au moins deux gagnants par réunion qu'il convient de trouver. Hormis ces cinq cents gagnants, il n'est point de félicité sur la terre.

Tel doit être l'état d'esprit de celui qui veut gagner de l'argent aux courses, métier d'ascète, contrairement à ce qu'un vain peuple pense, métier sévère entre tous, où le jouisseur est impitoyablement condamné.

Marc connaît tous les extrêmes. On l'a vu sur les sommets, on l'a vu au fond de l'abîme. Les plus beaux coups du sort ne sont pas parvenus à l'enrichir, précisément parce qu'il n'assigne jamais de limite à son appétit, et qu'il a un estomac formidable. On a vu *Marc* gagner une fortune en six jours, et, au lieu, selon la sagesse divine, de se reposer le septième, on l'a retrouvé, au soir de ce septième jour, plus

pauvre que Job sur son fumier. Ah! méfions-nous de notre estomac! *André* gagne, parce qu'il est au régime, *Marc* perd, parce qu'il ne cesse de se croire capable de tout avaler.

« L'habile homme, a écrit La Bruyère, est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses... »

II

Ce qu'est censé être le Pesage. Ce qu'il est en réalité. — Programme et jumelles. — Les Balances, l'Enclosure, le Paddock.

LESTÉS de ces principes préliminaires, nous voici en route pour les courses. A peine partis, nous ressentons une impression de bien-être, nous respirons plus librement. Il nous a déjà suffi de quitter la pesante atmosphère du centre de la ville, son trafic congestionné, ses fiévreuses artères, pour recevoir au visage, comme un bouquet de fraîcheur, tous les avantages de la vie au grand air. Rien de plus vivifiant, aussi bien pour l'esprit que pour le corps, que d'affronter, d'un bout de l'année à l'autre, le froid, la pluie et le soleil. Tant pis pour les mo-

ralistes ! Nos poumons se trouvent à merveille de la grâce d'Auteuil, de la splendeur de Longchamp, de l'altitude de Saint-Cloud, de la ligne droite de Maisons-Laffitte, de la forêt de Chantilly, des fleurs du Tremblay. Et puisque nous allons ainsi réaliser de grandes économies sur les médecins, ne regardons pas trop à la dépense. Au diable, l'avarice ! On n'est pas à quarante francs près, quand on est un homme à la page, moins encore à vingt francs près, quand on est une femme du jour. Payons-nous, sans hésiter, une entrée somptueuse au Pesage.

S'il fallait en croire le dictionnaire Larousse, le Pesage ne serait point autre chose qu'un *endroit où l'on pèse les jockeys avant et après chaque course,* et une *enceinte qui environne cet endroit et dans laquelle sont seuls admis des spectateurs privilégiés.* Osons le dire : cette définition est strictement exacte, mais tout à fait insuffisante. Pour encyclopédique qu'il soit, le dictionnaire Larousse n'a pas épuisé le sujet. Tout n'est pas dit, et l'on ne vient pas trop tard, depuis cent cinquante ans qu'il y a des sportsmen, et qui jouent.

Ah ! non ! le Pesage n'est pas seulement un endroit où l'on pèse les jockeys, et ce n'est pas assez de dire que les gens qui y sont admis sont des spectateurs privilégiés. Car il est des privilèges qui résultent de certaines charges ou comportent certaines obligations. Le Pesage n'offre à ses élus qu'une suite ininterrompue d'agréments. L'art de ses jardiniers fait oublier la laideur, les élégances féminines font oublier la médiocrité, le Pari Mutuel met la fortune à la portée de la main. Les heures légères qu'on y passe sont un moment de bonheur prêté aux hommes. Le Pesage, c'est la facilité de la vie, la figure terrestre de l'Eden...

Nous avons pris notre entrée. Un préposé la contrôle à la porte, et nous voici sur la terre promise. Tout de suite nous est offerte une seconde occasion de mettre la main à notre poche, occasion modeste, d'ailleurs, car il ne s'agit encore que de l'achat du programme, qui coûte vingt sous. Ne marchandons pas ces vingt sous. Un programme est, aux courses, un compagnon indispensable. C'est lui qui, dès l'abord, nous fournit tous les renseignements

utiles. Il nous apprend le nom des propriétaires et la couleur de leurs casaques, le nom des chevaux et leurs numéros d'affichage, la course qui va se courir, la distance sur laquelle elle se court, le poids qu'y porte chaque concurrent. On ne peut se passer de lui. On le consulte à tout moment. Un sportsman sans programme, c'est un navire sans boussole.

Avons-nous également des jumelles ? Il faut avoir des jumelles. Soit qu'on en ait qui vous appartiennent, soit qu'on en loue une paire pour la journée à ce philosophe des champs de courses, qui semble être opticien à ses moments perdus, et qui s'appelle M. Bordé, il est de toute nécessité de ne point s'en remettre à ses seuls yeux, si l'on veut se rendre compte de ce qu'est une course. Il ne saurait y avoir de verres trop grossissants pour que rien ne nous échappe du détail lointain du spectacle, détail qui, du point du vue de notre édification personnelle, a infiniment plus d'importance que l'arrivée elle-même. L'arrivée se passe sous nos yeux, à ciel ouvert, et, si l'on osait ainsi s'exprimer, on dirait que les jockeys sont forcés d'y

jouer cartes sur table. Elle peut donc être émouvante, elle peut légitimer l'enthousiasme ou le désespoir, mais elle ne comporte aucun enseignement particulier. A l'arrivée, le destin est depuis longtemps accompli. Il s'est accompli en cours de route, le plus généralement à l'endroit du parcours le plus éloigné des tribunes. Un jockey est un homme modeste, qui n'aime pas faire étalage de son désintéressement. Ce n'est que lorsqu'il se croit à l'abri des regards indiscrets qu'il se permet bien des choses, lourdes de signification pour l'avenir. Et puis, il y a l'incident involontaire, la bousculade dont est victime un concurrent, et qui ne s'aperçoit pas toujours à l'œil nu. Du début à la fin d'une course, il faut avoir de bonnes jumelles braquées sur le mouvant peloton. C'est l'unique moyen d'avoir une chance de se défendre. Soyons sourds, mais ne soyons pas aveugles. Fermons nos oreilles au *tuyau* pernicieux, mais assurons à nos yeux tous les concours possibles. Il n'est de valable que ce que l'on a vu. Un sportsman sans jumelles, c'est un spectateur dans la cécité.

Crayon et programme en main, jumelles en bandoulière, nous nous avançons au travers du pesage. Voici le pavillon des balances, devant lequel s'étend un espace de terrain entouré d'une grille circulaire. A l'intérieur du pavillon a lieu, avant et après chaque course, la pesée des jockeys. Devant un représentant officiel de la Société de Courses, sur un des hippodromes de laquelle est donnée la réunion, les jockeys se mettent, avec leur selle et leur couverture, sur un des plateaux d'une immense balance, cependant que, sur l'autre plateau, un aide dose les kilos. Il faut que le plateau de l'homme l'emporte insensiblement sur le plateau des poids. Alors l'homme peut s'en aller. Si c'est avant la course, il donne à l'entraîneur, qui surveille lui-même les opérations de la pesée, selle et couverture, et l'entraîneur va seller son cheval. Si c'est après la course, le jockey va se reposer ou changer de casaque au vestiaire, et, le résultat étant définitivement acquis, une sonnerie retentit, qui a pour effet immédiat de faire apparaître une petite plaque rouge sur tous les tableaux d'affichage. « Le rouge est mis », disent les joueurs.

L'espace de terrain ceint d'une grille, qui s'étend devant le pavillon des balances, s'appelle l'*enclosure.* En principe, l'enclosure est un endroit privé. Ne devraient pouvoir y pénétrer que les propriétaires, les éleveurs, les entraîneurs, les membres de certains grands cercles et les journalistes spéciaux. Dans la pratique, cette règle comporte de nombreuses exceptions. L'enclosure demeure évidemment fermée au grand public, mais, en dépit de la vigilance de ceux qui ont la garde de ce territoire de choix, bien des gens, soit par relations, soit par astuce, parviennent à s'y faufiler, sans y avoir aucun droit. C'est ainsi que l'on y voit couramment quelques boursiers et quelques marchands de tableaux. Nous avons fait cette remarque que ces boursiers et ces marchands de tableaux appartiennent le plus souvent à la religion israélite.

Voici maintenant, un peu plus loin, le *paddock*. C'est là que l'on promène les chevaux, là qu'il nous est loisible, avant chaque course, de jeter notre œil de connaisseur sur les divers concurrents. Jardin tout bruissant de réflexions

délicieuses! Il n'y a pas que de véritables connaisseurs. Celui-ci prend une pouliche pour un poulain, celui-là confond le garrot avec la croupe, ce troisième crible de ses critiques l'état du plus prochain vainqueur. Heureux l'homme doué d'assez d'humour pour aller jouer le cheval condamné par ces juges avant la lettre! Quand l'un d'eux a déclaré péremptoirement : « J'interdis à Un Tel de gagner, » il est très rare qu'Un Tel ne gagne pas au petit galop.

Une cloche sonne la mise en selle. Instant de fièvre générale. Hâtivement propriétaires et entraîneurs donnent aux jockeys leurs instructions suprêmes; des mains avides se tendent vers la cote jaune ou la cote rose; les joueurs se ruent aux baraques du Pari Mutuel. D'autres, moins fébriles ou mieux initiés, s'approchent de mystérieux personnages, avec lesquels il n'est permis, semble-t-il, que de s'entretenir à voix basse. Puis, les chevaux étant déjà sur la piste, chacun se précipite dans les tribunes. Et six fois par réunion tourne la roue de la fortune...

III

L'initiation au jeu. Le Pari Mutuel-Roi. Cote jaune et cote rose. Mais où sont les bookmakers d'antan ?

COTE jaune ? Cote rose ? Mystérieux personnages ? Quels sont ces éléments de la fête, dont le rôle exact échappe d'abord au profane ? Nous commençons ici l'initiation au Jeu.

La République est bonne fille. Elle a voulu que tout le monde puisse jouer. Aussi a-t-elle autorisé, sur tous les champs de courses, l'exploitation du Pari Mutuel. Le Pari Mutuel, institution d'État, a ses fanatiques et ses détracteurs. Par cela même qu'il met le jeu à la portée des plus modestes bourses, il encourt la réprobation des familles ; d'un autre côté, le joueur logique

lui reproche son illogisme fondamental, qui l'oblige à jouer le seul jeu connu où l'on sache ce que l'on peut perdre, mais non ce que l'on peut gagner. Tous les autres jeux ont une contre-partie fixe. Au Pari Mutuel, le joueur a une contre-partie variable. Il joue un cheval, sans savoir d'abord ce que ce cheval rapportera exactement, puisque le rapport de ce cheval dépend de l'ensemble des mises, et il le joue, en outre, sans pouvoir éviter que son propre argent ne se nuise à lui-même. Paradoxe savoureux ! Plus il joue cher, moins il touche, proportionnellement... A quoi les défenseurs de notre système national répondent que, malgré ses défauts, le Pari Mutuel est encore la forme de pari qui présente le moins de danger pour la régularité des courses, et celle aussi qui rapporte le plus d'argent à l'Etat, aux communes et aux Sociétés. Au surplus ne sont-ce là que des controverses de doctrine, dont on n'a guère le loisir de s'occuper pendant une après-midi de courses.

Contentons-nous donc de constater que le temps a tout de même fait son œuvre, et que

la clientèle du Pari Mutuel jouit aujourd'hui de petits avantages qu'elle ignorait autrefois. La cote jaune et la cote rose sont deux de ces avantages. Dues à l'initiative privée, concurrentes, d'ailleurs, l'une de l'autre, la cote jaune et la cote rose, répandues à travers le pesage, pour un prix modique, par d'actifs agents, ont pour but d'indiquer au joueur le rapport éventuel de chaque cheval, au fur et à mesure des opérations. « Grand changement, Jaune! » « Grand changement, Rose », entend-on crier. Cela signifie qu'une grosse somme d'argent vient d'être mise à un guichet du Mutuel sur un des partants de la course, et que le rapport des autres en est modifié d'autant. Quatre émissions de la Jaune, quatre émissions de la Rose tiennent ainsi le joueur au courant des fluctuations de la cote, avec toute l'approximative précision souhaitable. Ce n'est point encore la perfection, mais déjà c'est une petite clarté dans la nuit. On nous assure que la perfection, nous allons enfin la connaître, grâce au système australien qu'on appelle le Totalisateur, et qui va faire ses débuts chez nous,

cette année même, à Longchamp. C'est du sud aujourd'hui que nous vient la lumière.

Quant aux mystérieux personnages dont il a été parlé plus haut, le *bookmaker* trouve en eux sa nouvelle incarnation. Jadis, lorsqu'il était autorisé, le bookmaker tenait marché en plein vent, et nul sur un champ de courses ne faisait plus de bruit que lui. Aujourd'hui, étant interdit, il est devenu l'homme le plus discret de l'univers. Aussi bien son métier s'est-il transformé autant que lui-même. Il n'est plus question qu'il donne des paris à cote fixe. Il peut tout juste faire la contre-partie, à la cote du Mutuel, de toute cette catégorie de joueurs qu'aucune loi ne pourra jamais forcer à apporter directement leur argent à la baraque officielle. Trop gros joueurs ou bien joueurs trop avertis, ceux-là auraient pris l'habitude de s'abstenir et peu à peu auraient déserté l'hippodrome, si une plus saine appréciation des choses n'avait tacitement fait accepter l'exercice d'un métier clandestin. Le bookmaker d'aujourd'hui est un accommodement avec la police. On ne lui demande pas de disparaître ;

on se borne à lui demander de ne pas faire trop parler de lui. Il peut, en toute quiétude, attenter à la loi; on le prie seulement de ne pas attenter à la pudeur. De là ces brefs colloques à voix basse, cette discipline imposée aux clients de glisser leurs ordres dans le tuyau de l'oreille. Insignifiantes entraves à la liberté d'une industrie, qui n'en demeure pas moins très fructueuse. A la sortie d'une réunion de courses, on voit beaucoup de clients revenir chez eux à pied ou dans un taxi modeste. On ne citerait point un donneur qui n'ait son Hispano-Suiza ou, au moins, sa conduite intérieure.

Athènes a connu *Elie* sans faste et *Nicolas* sans éclat. Paris les voit aujourd'hui superbes, dominant les passions, définitivement à l'abri des coups du sort, presque retirés des affaires. C'est qu'*Elie* et *Nicolas* ont compris leur époque. Par une sorte d'instinct originel, ils ont toujours su quel était le bon côté de la barricade, et leur sens inné de la mesure a fait le reste. Nulle arrogance dans le succès. Une inépuisable politesse, sachant aller jusqu'à la

complaisance, mais se gardant d'être servile, l'art de rendre service aux gens, en ayant l'air d'être leurs obligés. Une certaine clientèle est indifférente à la perte, à condition qu'elle soit entourée d'égards. L'adresse suprême d'*Elie* et de *Nicolas* a été de vous donner sans cesse l'impression qu'ils perdaient encore plus que vous, et de pousser la courtoisie jusqu'à vous laisser supposer que vous aviez l'éternité pour vous refaire. De là l'ampleur de leurs gains, qui maintenant font d'eux une puissance, et leur a permis d'établir leur famille. Famille où les vertus essentielles paraissent être congénitales. Tels étaient les chefs, tels sont les fondés de pouvoir. Les petits-enfants d'*Elie* et de *Nicolas* posséderont des biens immenses et seront membres du Jockey.

A chacun de nous de choisir : ou bien suivre la foule anonyme et donner notre préférence au Pari Mutuel, ce qui, entre autres avantages, nous vaudra de passer la plus grande partie de notre journée à faire la queue, sans, pour cela, avoir toujours le temps de jouer, et ajoutera au risque naturel du jeu celui de perdre

nos tickets ou de nous faire voler notre argent; — ou bien sacrifier le repos de notre conscience civique, nous mettre carrément en infraction avec la loi, et entrer en relations avec un de ces « messieurs ». Alors nous ferons partie, à notre tour, de la grande famille qui parle à voix basse, mais, du moins, nous aurons l'illusion de nous conduire un peu plus intelligemment que le commun des mortels et de ne pas condamner notre argent à être son propre ennemi.

IV

Le spectacle vu des Tribunes. — Jolie chose qu'une jolie course. — Une émouvante arrivée.

NOTRE voyage autour du Pesage touche à sa fin. Nous en avons vu tous les aspects, nous en avons démonté tout le mécanisme. Nous avons observé que l'œil n'y découvre que des motifs d'être charmé, l'architecture spéciale des baraques du Pari Mutuel donnant seule, en quelques endroits encore, prise à la critique. La beauté, la facilité d'accès, l'agrément des hippodromes de France sont choses universellement connues. Toutes ces notions, nous venons de les acquérir, toutes ces constatations, nous venons de les faire. Il semble qu'il ne nous reste

plus maintenant qu'à aller nous installer tranquillement dans une tribune, et à regarder se courir la course prochaine.

Magnifiques, ces tribunes! Vastes à souhait, bien comprises, elles peuvent contenir tout le monde, et l'on n'y perd rien du spectacle. Décidément le Pesage est un bon endroit, qui vaut largement ses quarante francs d'entrée. Mais qu'est-ce donc? et pourquoi, presqu'à chaque porte, trouvons-nous un cerbère qui nous empêche de passer? Quoi? nous, simples mortels, nous ne pouvons pénétrer ni dans cette tribune-ci, ni dans cette tribune-là, ni dans cette troisième, ni dans cette autre encore? Tribune du Comité, Tribune des Propriétaires, Tribune du Jockey-Club, Tribune des Dames, Tribune du Conseil Municipal, Tribune de la Presse! C'est affolant. On a, un instant, l'impression que tout est réservé, et qu'il n'y a pas une seule tribune publique. En vérité, ceux qui paient pourraient être un peu mieux traités. Dans les jours d'affluence, il y en a trop, parmi eux, qui doivent rester derrière les portes ou dans les escaliers. Le di-

manche du Grand Prix, si l'on veut avoir une chance de voir quelque chose, il faut aller occuper sa place dès la première course de la journée, et n'en plus bouger jusqu'à la grande épreuve.

Cependant nous voici casés tant bien que mal. Un merveilleux tapis de verdure s'étend devant nos yeux. Il est désert encore, mais plus pour longtemps. Déjà le starter et le juge à l'arrivée occupent solidement leur poste. Une rumeur... Les chevaux sortent sur la piste. Ils se rendent, à petite allure, au poteau de départ. Tâche redoutable que celle du starter, tenu à faire partir sur la même ligne une douzaine de chevaux excités et de cavaliers impatients! Par bonheur, l'Australie est, une fois encore, venue à notre secours, et la starting-gate dite australienne, qui enferme hommes et animaux dans une stricte discipline, a fait faire, depuis quelques mois, à la question des départs, d'inespérés progrès.

Ils partent, ils sont partis. Comme un coup de poing en pleine figure, nous recevons une émotion en pleine poitrine. Émotion indéfinis-

sable, qui tient de l'angoisse et de la joie. Pendant un éclair de temps, un peloton multicolore emporte notre cœur dans une course vertigineuse, et ce peloton, que nous ne quittons pas de nos jumelles, arrête notre respiration à mesure qu'il se rapproche de nous... Voici le dernier tournant, l'entrée de la ligne droite; l'effort s'accentue, la lutte se précise. Le terrible Hervé, bien calé à la corde, fonce furieusement au poteau, et il se sert de sa cravache comme Vulcain, ivre de sa force, devait se servir de son marteau. Vient alors Esling, qui est aussi toute la vigueur, mais la vigueur raisonnée, Esling, qui ne se contente pas d'avoir des bras et des jambes, mais qui a, plus encore, un cerveau. Puis, du fond de l'horizon, surgit Semblat le subtil, Semblat l'extrême patient, Semblat la dernière attaque. Entre eux trois, le combat est beau. Hervé se défend avec sauvagerie, Semblat attaque avec raffinement, cependant qu'Esling, tout entier couché sur l'encolure, ne faisant qu'un avec son cheval, semble insuffler à la bête généreuse une nouvelle et victorieuse vie. Rudes secondes, où, de

la plus courte des têtes, dépendent des centaines et des centaines de mille francs! De toutes les enceintes convulsées, pesage, pavillon, pelouse, une clameur démoniaque s'élève, qui ira grandissant jusqu'au poteau. Fol encouragement des uns, malédictions des autres, délire de tous, il ne manque aucune note de la gamme humaine à ce concert spontané. Enfin le poteau est passé! C'est le terme du drame féerique, et le retour de la raison. Le grand souffle de la victoire purifie l'air saturé; le cheval et le jockey vainqueurs rentrent aux balances entre deux haies de spectateurs, qui ne sont plus que des amis; les vaincus, apaisés, ne pensent plus à leur défaite, et déjà n'ont plus qu'une préoccupation : trouver le gagnant de la course d'après.

V

Entre habitués. — Silhouettes familières. — Gloire et fortune. — Tant de noms, dont pas un ne doit être oublié...

AINSI vit le Pesage, d'une vie animée et intense. Il est tout à la fois le pouvoir exécutif, la chambre haute, le palais de réception de l'institution des courses. Et comme les courses elles-mêmes sont de plus en plus les enfants chéries du luxe moderne, il n'est pas exagéré de tenir le Pesage pour un des endroits les plus représentatifs de l'époque. Au jour d'aujourd'hui, faire courir, avoir une écurie à soi est, à peu près, ce que l'on peut imaginer de plus coûteux, et la partie ne se joue plus qu'entre nababs. Dès lors tout se tient. Du moment où

le moindre yearling bien-né vaut deux cent mille francs, les premières montes de Keogh trois cent mille, et Fiterari cinq millions, la contagion devient générale. Rien n'est plus pour personne ni trop beau, ni trop cher. Les couturiers, les modistes, les bottiers s'en mêlent, et aussi les bijoutiers. Les toilettes, les parures des femmes se mettent à l'unisson. La fièvre gagne jusqu'aux plus petits. Dans cette ambiance de richesse, l'argent n'a plus de valeur et la surenchère plus de frein.

De toute évidence, l'homme à la page doit prendre sa part de cette tranche à vif d'existence. On peut même affirmer avec certitude qu'il est impossible d'être tout à fait à la page, si l'on n'est pas, jusqu'à un certain point, un habitué du Pesage.

Faisons toutefois une distinction. Il y a habitué et habitué. Qui ne connaît cet habitué antique, qui continue à venir aux courses comme on y venait voici dix lustres, et, sous prétexte d'observer ce qu'il appelle la « tenue de rigueur»,se vêt des plus incroyables jaquettes et des coiffures les plus surannées ? Il est déjà

de trop que les personnages officiels et quelques propriétaires encore se croient toujours obligés d'arborer, en certaines circonstances, le consternant chapeau haut de forme. L'homme véritablement à la page est délivré de ces jougs. Le vrai chic n'a aucune raison de ne consister qu'en ce qui est incommode. De grands exemples ont corroboré cette vérité première. Le baron Robert de Rothschild a assisté au Prix de Diane d'Aquatinte en chapeau de paille, et M. Moulines a gagné le Prix du Président de la République en melon.

Arthur est célèbre par sa rondeur, *Edmond* par son exiguïté. Il saute aux yeux des moins prévenus que le premier n'a aucun souci vestimentaire, tandis que le second soigne sa mise. *Arthur* vient de Rabelais, *Edmond* de Crébillon le fils. Celui-ci est tiré à quatre petites épingles, celui-là aime mieux ses aises. On admire que la même mère ait eu des possibilités si différentes, et que la même vigne ait produit cette bonne grappe de terroir, et ce grain fragile de raisin musqué.

Il arrive souvent à *Gérard* et à *Jef* de venir

aux courses nu-tête, mais, alors que l'originalité physique du charmant Gérard se borne à ce détail, *Jef* se singularise encore, les jours de soleil, par un vaste parasol blanc, et, les jours de pluie, par le plus étonnant des ensembles beiges caoutchoutés. Ce n'est point qu'il vise à l'effet par orgueil, mais il est ostentateur par décret de la nature. Il lui est interdit de passer inaperçu. Il remue de l'air, et ses moindres cigares eux-mêmes font sensation. Le secret de la réussite n'est souvent pas autre chose qu'un magnifique sans-gêne à l'égard des principes et de la vie.

Deux des hommes les plus élégants du Pesage sont, sans contredit, le comte *Pierre* et le comte *Roger*. Très grands et très minces tous les deux, tous les deux très « racing like », mais chacun dans un genre différent. La préférence que l'on peut avoir pour le type de l'un ou de l'autre est affaire de goût personnel, selon que l'on aime mieux ce que l'on est convenu d'appeler « le fini de la préparation », même au prix d'un peu de sécheresse, ou un certain état heureux, qui vient d'un petit manque

de travail. N'ayant pas un gramme de chair inutile, le comte *Pierre* donne l'impression constante d'être sur le point d'avoir un galop de trop, tandis que le comte *Roger* a un penchant naturel à rester toujours en deça de sa condition.

La gazette vivante du Pesage est l'ancien propriétaire de *Sauveur*. Entre le nom du cheval et l'esprit du propriétaire, aucune corrélation. L'esprit du propriétaire n'a jamais en vue le salut de son semblable, mais, avec une acuité singulière, trouve toujours son point faible, et immédiatement lui inflige le maximum de la peine. On cite de lui, sur un grand nombre de ses contemporains, toute une série d'anecdotes, qui sont autant d'exécutions capitales. De *Max* seul il a signé la grâce perpétuelle, non point qu'il ne lui trouve que des vertus, mais parce que la conversation de *Max* est nécessaire à la sienne propre, et lui permet mieux que toute autre d'apporter le dernier perfectionnement à sa joyeuse méchanceté.

Que d'autres figures familières auraient ici leur place! Accoudés à la grille qui entoure les

balances, nous ne voyons aller et venir devant nous que des gens connus. C'est le Tout-Pesage dans ce qu'il a de plus significatif, et tout à la fois, pourrait-on dire, sa structure et son ornement. Voici, côté Longchamp, quelques officiels et quelques notabilités de premier plan : le comte Paul de Pourtalès, Président de la Société d'Encouragement, qui joint aux plus pures vertus huguenotes le meilleur usage du monde; le baron Lejeune, hier encore commissaire type, et, aujourd'hui comme hier, plein de distinction et de courtoisie; M. James Hennessy, politique, le baron Foy, cavalier, M. Maurice Caillault, éminence grise, M. Jean Joubert, impétueux, M. Jean Prat, compassé. Côté Auteuil, le prince Murat, qui préside, mais ne gouverne plus, le colonel Gillois, qui ne préside pas, mais gouverne, le comte Delaire de Cambacérès, deuxième consul, comme son ancêtre, et les réserves de l'avenir, le baron Maurice de Nexon, le marquis de Triquerville, M. Armand Achille-Fould. Puis, un peu partout, voici le baron Edouard de Rothschild, qui va au guichet du Pari Mutuel mettre cent

francs sur son cheval, M. Edouard Martinez de Hoz, le sportsman vraiment modèle, M. Simon Guthmann, le sportsman vraiment heureux, M. Pierre Wertheimer, qui attend avec le sourire ses petits Epinards, M. Octave Homberg, grand maître argentier, le marquis de Llano, grand d'Espagne, le dieu Aga-Khan, en pleine forme, M. Mantacheff, désabusé. Passerons-nous sous silence la bonne mine du major Gilroy, la cordiale franchise de M. Max de Rivaud, l'adresse discrète de M. Beauvois, le confort moderne de M. Berthellemy, la moustache de M. Thiébaux ?... On ne peut, hélas ! nommer tout le monde ! Tout le monde, pourtant, en vaudrait la peine, à quelque degré.

Et les entraîneurs ! Peut-on prétendre connaître bien son pesage, si l'on n'est pas capable de distinguer Albert Botten d'Elijah Cunnington, ou si l'on imagine que Bariller et Gottlieb sont un seul et même homme. Chacun a sa physionomie propre, ses qualités personnelles. L'élégance appartient plus particulièrement aux Carter et aux Pratt ; Lucien Robert a pour

lui le comte Maurice de Rivaud et une très intelligente compréhension des choses; Tortérolo met le calme des forts au service de l'opulence argentine; Barker junior renonce aux triomphes publics, et, avec son Bouillon qui lui tient au cœur, se consacre à la fortune Rothschildienne; Defeyer gagne une quantité de courses avec des yeux bleus d'idéaliste; Charles Bartholomew le père reste fidèle aux outsiders; Batchelor, en dépit d'une boiterie légère, est solide comme l'acier; Newton est haut en couleurs; Henry Count est un beau consommateur; Jack Cunnington est un modeste, qui ira loin; Head a de l'avenir, Diggle du poids, Willy Cunnington du génie, malheureusement victime du Lazard; Winkfield vieillit sans blanchir; Maurice d'Ockhuysen a des ruses de cerf; Bourdalé ressemble à un pharmacien du Midi.

Restent enfin les jockeys, dont aucun, même pas le plus humble, ne doit être ignoré de l'homme de courses digne de ce nom. En cours de route, nous avons déjà eu l'occasion de nommer Esling, Semblat et Hervé, rois des

courses plates, surtout Esling et Semblat, qui sont, chacun dans un genre très différent, nos cavaliers actuels les plus complets. Sans doute doit-on même dire que, s'il pesait trois ou quatre kilos de moins, Esling serait le plus grand jockey que l'on ait vu depuis très longtemps. Derrière eux, Garner, qui a de la culture, de très bonnes manières, mais un peu d'incertitude; Marcel Allemand, auquel il ne manque que de se prendre plus au sérieux lui-même et d'être attaché à de meilleures maisons pour gagner autant de courses que quiconque; Keogh, qui ne casse jamais rien, mais qui est pourtant capable de chefs-d'œuvre; Sharpe, que ses fréquents séjours en Egypte ont rendu aussi impénétrable qu'un Sphinx; Mac Gee, condamné par son excès même d'adresse; Jennings, dont chaque victoire paraît être une grâce du Saint-Esprit; Vatard et Béguiristain, marques concurrentes et également recherchées des amateurs de petits poids; Chancelier et Rabbe, qui montent très bien et pourraient monter encore mieux. Ajoutons à la liste MM. Thomas-Moret et Saint-Mirel,

qui, bien que gentlemen, peuvent se mesurer, sans infériorité appréciable, avec les professionnels.

En raccourci, notre connaissance du Pesage et du personnel des courses est à présent complète. Notre après-midi a été bien remplie. Entrés en profanes dans un monde nouveau, nous faisons déjà partie du clan heureux des initiés. Il est fort probable que nous n'abandonnerons pas de sitôt un si doux privilège. Car les courses ont pour caractéristique qu'on peut très bien les ignorer sa vie entière, mais qu'on ne leur résiste pas, si on les a, un jour, goûtées. Quand on a une parcelle de soi prise dans l'engrenage, l'absorption totale se fait rapidement. Les plaisirs qu'elles offrent sont si divers, les rêves qu'elles entretiennent sont si dorés, qu'on signe avec allégresse son contrat d'esclavage, et qu'on veut bien accepter tous les coups les plus durs pour un seul de leurs sourires.

Homme à la page, bon sportsman, ne juge jamais tout à fait les courses sur ce qu'elles sont exactement; pense toujours, de préférence, à

ce qu'elles devraient être. Ne sois ni censeur, ni morose. Garde ton excellente humeur. Tu te dois de remplir comme il convient ton rôle social, qui est fait de beaucoup de chic, et non seulement de chic extérieur, mais aussi de chic moral. Si tu veux mériter ta vie charmante, il t'appartient, en toute occasion, d'être indulgent aux fautes d'autrui, sans faiblesse envers toi-même, impassible dans la perte, courtois dans le gain.

DEUXIÈME PARTIE

PETIT GUIDE DU PARFAIT JOUEUR AUX COURSES

VI

Attendons, pour nous réjouir, que le rouge soit mis. - Trois personnages importants : le handicapeur, le starter, et le juge à l'arrivée. - Favori et outsider. -

Le rouge est mis. Au point de vue jeu, une course n'est définitivement gagnée que lorsque le rouge est mis. Toute victoire comporte trois phases : 1° passer premier le poteau sur la piste ; 2° avoir son poids à la rentrée aux balances ; 3° ne pas être rétrogradé ou distancé à la suite d'une réclamation ou d'une intervention d'office.

En 1922, Dauphin avait gagné de plusieurs longueurs le Prix du Conseil Municipal. Déjà

ses partisans croyaient leur fortune faite. Fatale erreur! A sa rentrée aux balances, pour une petite couverture oubliée, il manquait dix grammes à son jockey pour pouvoir faire le poids! Adieu veau, vache, cochon, couvée! De premier Dauphin devenait dernier.

S'il y a réclamation contre le gagnant, parce qu'il a changé de ligne ou gêné un de ses adversaires, les commissaires se réunissent, interrogent les jockeys, et le plus souvent maintiennent le résultat. En quoi ils font bien. Le distancement est une pénalité dont il ne faut user qu'avec beaucoup de doigté. A notre humble avis, on ne doit même pas, en pareille matière, appliquer le règlement au pied de la lettre. Mieux vaut apprécier chaque fait isolément, et, même s'il y a faute théorique, ne juger que pratiquement. On ne doit pas retirer une course à un cheval qui, de toute évidence, aurait gagné en tout état de cause.

L'intervention d'office est l'indice d'une faute flagrante. Les commissaires estiment, en ce cas, qu'ils n'ont pas à attendre la réclamation des victimes. Ils prennent les devants. Dès

lors le coupable n'a plus aucune chance d'échapper au châtiment. Les pouvoirs discrétionnaires n'écoutent pas, mais frappent.

Pour une faute commise, les commissaires distancent ou rétrogradent. Un cheval distancé passe de la première à la dernière place; un cheval rétrogradé passe, selon les circonstances, de la première place à la seconde ou à la troisième.

La qualité du délit décide de la sanction. Le cheval distancé est un malfaiteur puni; le cheval rétrogradé est un indélicat, qui est condamné aux dépens. Le distancement est d'ordre pénal, la rétrogradation d'ordre civil.

Lorsque le juge à l'arrivée voit deux chevaux passer le poteau exactement dans la même foulée, il affiche ce que, selon une expression anglaise francisée, l'on appelle le dead-heat. Les arrivées extrêmement serrées sont très fréquentes; l'affichage du dead-heat est relative-

ment rare. Il semble que le juge à l'arrivée en pourrait user davantage. En tous cas ne devrait-il jamais aller au-delà de la « courte tête ». Il lui est pourtant venu parfois à l'esprit d'afficher « très courte tête ». C'est là, dans l'espace, un souci de précision excessif. Il y a si souvent une différence disproportionnée entre l'allocation du premier et celle du second qu'elle ne paraît pas pouvoir dépendre d'une « très courte tête ». En l'occurrence, le fin du fin fait un peu l'effet d'un caprice de despote. Le deat-heat représente une notion plus humaine de la justice distributive.

ʊ

En dehors de l'entraîneur, du jockey et du cheval, trois autres personnages jouent un rôle de premier plan dans la vie du parieur : le handicapeur, le starter et le juge à l'arrivée.

Ces trois mortels ne sont pas du tout sur un pied d'égalité devant le tribunal de la destinée. Le handicapeur jouit de tous les privilèges, le starter et le juge à l'arrivée supportent tous les aléas de l'injustice humaine. Il n'y a point pour-

tant que de bons handicaps, et il n'y a point non plus que de mauvais départs, ni que des verdicts finaux erronés. Mais les choses se passent ainsi qu'une erreur commise par le handicapeur ne tourne jamais à sa confusion, tandis que la plus petite maladresse du starter ou la plus légère différence d'appréciation entre le juge à l'arrivée et le public prennent tout de suite des airs de catastrophes. Le handicapeur attribue-t-il à un concurrent deux ou trois kilos de moins qu'il ne l'aurait dû? Par faveur céleste, ce concurrent lâché au poids trouve toujours quelqu'un pour le battre. Le starter, au contraire, ne choisit-il pas exactement le meilleur moment pour donner son départ, immédiatement tout concourt à aggraver l'événement. D'abord les spectateurs, soit par effet optique, soit par tendance naturelle, le grossissent à plaisir; ensuite le cheval le plus en vue de la course compte le plus souvent au nombre des victimes. Quant au juge à l'arrivée, — et bien que la doctrine officielle affirme qu'il est seul placé pour bien voir, — sa tranquillité personnelle (on pourrait presque dire : sa sécurité),

exige qu'il ne profite pas de sa place de choix pour voir autrement que le premier venu. Quand l'affichage de l'ordre d'une arrivée n'est pas absolument du goût de Monsieur Tout le Monde, le juge sort de son abri et regagne les balances dans des conditions peu agréables. On dirait que le malheureux vient de commettre un délit, et telles sont contre lui les invectives de la foule que les agents de police, qui l'entourent pour le protéger, donnent l'impression de le conduire au poste.

Le parieur moyen passe une moitié de sa vie à maudire le handicapeur, et l'autre moitié à se méfier du starter et du juge à l'arrivée.

C'est à un mauvais départ qu'a été dû le fait divers le plus dramatique enregistré sur un hippodrome. Les deux tiers des concurrents ayant cru à un faux départ et étant restés au poteau, un vent d'incendie traversa l'atmosphère, quand on constata l'irréparable et qu'on vit que le résultat était bon. En cinq minutes

toutes les baraques du Mutuel, qui étaient alors en bois, furent en feu.

Le turf doit à la victoire d'un cheval qui s'appelait Monsieur Boniface le déchaînement des passions populaires; le Pari Mutuel lui doit de remplacer progressivement le bois bon marché, mais combustible, par le plus coûteux, mais moins inflammable, ciment armé. Car, en dépit de la starting-gate, même de la starting-gate australienne, le starter ne reste toujours qu'un homme, et, sous le coup d'une déception ruineuse, le peuple brûle toujours volontiers les édifices publics.

La situation la moins enviable pour un cheval de courses est celle de favori. Comme le favoritisme a toujours pour tendance naturelle d'être exagéré, il est d'abord très peu de favoris qui méritent tout à fait la faveur dont ils sont l'objet. Si donc ceux-ci connaissent l'indignité après la défaite, c'est une chose injuste. Sont seuls coupables les gens qui prennent leurs désirs pour des réalités, les

courtisans trop empressés qui les avaient chargés d'un excès d'honneur.

Le favori justifié court un autre risque de disgrâce : celui que son entourage ou son cavalier ne ratifie pas entièrement sur sa chance l'opinion publique. Il y a moins de grands favoris véritablement *tirés*, au sens strict du mot, qu'on ne le pense, mais il y en a plus qu'on ne veut bien le dire qui courent sans cette intransigeante conviction où la vertu trouve son asile. Il y a peu de grandes malhonnêtetés ; il y a pas mal de petites concessions.

Et puis il y a, contre le favori, outre la trahison de ses proches, la coalition de tous ses adversaires. Que de chevaux, dans une course, qui ne courent que contre le favori ! A-t-il l'imprudence de faire son parcours à la corde ? Il se présente toujours un voisin qui l'envoie sournoisement dans les piquets. Vient-il, au contraire, à l'extérieur ? Un concurrent ne manque jamais de s'écarter au moment voulu, de façon à l'obliger à tourner tout à fait au large. Se produit-il une bousculade ? Il est rare qu'il ne soit pas celui qui souffre le plus de la bagarre.

Pour ces divers motifs, il est de mauvaise spéculation de jouer toujours, par principe, le favori. Comme tous les placements dits de « père de famille », le favori est, en cours d'exercice, celui qui rapporte le moins, et, en fin de compte, celui qui laisse le plus de déboires.

ʊ

L'outsider a souvent autant de chances régulières que le favori. Seulement il faut s'en aviser en temps utile. Jouer le favori, c'est la théorie du moindre effort. Découvrir le bon outsider nécessite une certaine recherche. Mais, la découverte faite, quelle joie sans mélange ! On cesse d'être perdu dans la foule, on se croit un grand homme, on flirte avec le génie. Et, comme on gagne beaucoup avec peu, la vie vous apparaît soudain accueillante et facile ; la fortune est à votre porte, et l'avenir à votre merci.

Malheureusement, s'il n'y a qu'un favori, il y a plus d'outsiders qu'on ne voudrait, et des existences entières se sont consumées à jouer

toujours les mauvais, sans jamais trouver les bons.

Toutefois il est plus raisonnable de s'acharner sur l'outsider que sur le favori. Le joueur, en effet, a la déplorable habitude de se laisser influencer par la cote et de proportionner sa mise à son degré de confiance. Il joue donc bon marché l'outsider, qui, malgré tout, ne lui semble avoir qu'une petite chance, tandis qu'il met jusqu'à son dernier sou sur le favori, qui, bien entendu, est une certitude. Une longue suite de débâcles d'outsiders est ainsi moins coûteuse qu'une seule défaite d'un favori.

VII

Heureux les sourds. Malheureux les aveugles. Bouchons nos oreilles, mais ouvrons nos yeux. - Théorie et pratique. Le papier *et l'impression. - La science du jeu. Ses règles essentielles.*

TOUTE agglomération comporte un danger de maladies épidémiques. Sur un champ de courses, le fléau le plus à craindre, car il ruine sans tuer, est *le tuyau*. Le tuyau est le renseignement qu'une personne d'apparence bien intentionnée vous donne en grande confidence, et qui, neuf fois sur dix, ne repose sur aucun fondement. Le tuyau, qui se fabrique en série, pullule sur les hippodromes. Chacun a le sien, qui n'est jamais le même que celui du voisin.

Si l'on n'échappe pas à la contagion, l'on est un homme fini. Le tuyau à l'état chronique a eu raison des fortunes les plus saines.

Il faut distinguer le tuyauteur amateur et le tuyauteur professionnel. Ils sont, en soi, aussi nocifs l'un que l'autre, mais le tuyauteur amateur a, du moins, pour lui sa bonne foi, et il partage le plus souvent le sort du tuyauté. Il n'en est aucunement de même du tuyauteur professionnel. Celui-ci se garde bien de jouer jamais un seul de ses tuyaux. Il sait ce qu'en vaut l'aune. Sa manière de travailler procède de moyens plus sûrs et consiste à se faire une clientèle d'une dizaine de joueurs, à chacun desquels il indique un cheval différent dans une course ne comportant pas un trop grand nombre de partants. De la sorte, il supprime ses risques personnels, et c'est bien le diable s'il n'y a pas, assez souvent, un de ses clients qui ait reçu le gagnant en partage. De la reconnaissance de ce mortel momentanément favorisé, le tuyauteur professionnel, qui a rarement

des goûts de luxe, tire son honnête subsistance. L'as de la corporation a acquis une notoriété réelle. Il s'appelle Jules le Menteur. Il n'y a pas de sot métier.

Une seule chance, non point peut-être de gagner, mais de se défendre aux courses : ne rien entendre et tout voir. Bouchons nos oreilles et ouvrons nos yeux. Ce que nos yeux ont vu vaudra toujours mieux que le renseignement le plus sérieux, l'opinion même du propriétaire, de l'entraîneur ou du jockey. Le propriétaire juge d'après son entraîneur, l'entraîneur juge d'après les galops dans les allées d'entraînement, le jockey juge d'après son bon plaisir. Toutes choses néfastes. Un entraîneur ne dit à son propriétaire que ce qu'il veut bien lui dire, et lui cache souvent le plus important; rien ne peut être plus trompeur qu'un galop dans une allée d'entraînement; enfin le jockey est un homme sujet aux visions, pour lui-même ou pour autrui. Il faut donc n'attendre son salut que de soi seul, n'attacher d'importance

qu'à l'épreuve publique, et tenir pour nuls et non avenus tous les bruits de la coulisse.

ʊ

Deux éléments d'appréciation : le *papier* et l'impression. Il est utile de savoir faire le *papier*, c'est-à-dire de savoir tirer les conclusions logiques de l'étude des diverses performances, mais il est plus utile encore de savoir peser l'impondérable. Le *papier* est une base indispensable, mais ne doit être qu'une base. Une science fixe ne saurait suffire à un problème sans cesse mobile. La solution la plus heureuse de ce problème est moins scientifique que psychologique. Elle demande une sorte de divination. Un pur mathématicien, tel qu'Henri Poincaré, un jongleur de chiffres, tel qu'Inaudi, auraient perdu aux courses. Le premier homme venu, simplement doué du sens des forces mystérieuses, peut y gagner.

ʊ

Toute valeur de bourse a son cours normal. Tout cheval de courses a sa cote logique.

Quand une valeur est au-dessous de son cours normal, il faut l'acheter; quand elle le dépasse sensiblement, il faut la vendre. De même doit-on faire pour un cheval. Même s'il est votre gagnant, vous ne devez jamais jouer dans une course un cheval qui, pour une raison ou pour une autre, part à une cote nettement inférieure à celle que représente sa chance exacte. Par contre, même s'il n'est pas votre gagnant, vous devez mettre quelque chose sur un cheval qui, sans raison, part à 20/1, alors qu'il ne vaut pas plus de 8. En fin d'année, vous y trouverez toujours votre compte. La logique, qui, à travers mille vicissitudes, garde tout de même ses droits, indique qu'il ne peut être que dangereux d'emboîter le pas à un emballement public, tandis qu'il ne peut être que sage de réagir contre un excès. Tout spéculateur est devenu riche, qui n'a eu pour règle de conduite que cet axiome unique : acheter, quand tout le monde vend; vendre, quand tout le monde achète.

Le joueur qui joue non selon ses moyens, mais selon ses besoins, se hâte vers l'abîme. Le joueur qui joue au-dessous de ses moyens, suit une route sans précipice. Ecartez de vous le coup de nerfs, maintenez votre parfait équilibre, songez au repos de vos nuits. Ne courez pas après votre argent.

Il ne faut pas jouer toutes les courses. Sur les six épreuves que comporte chaque réunion, il y en a trois, en moyenne, qui relèvent moins du sport que des affaires ou de la loterie. Le joueur conscient et organisé attend l'occasion; il ne la recherche pas. Toute course à partants trop nombreux, toute circonstance de nature à légitimer une arrière-pensée, doivent entraîner l'abstention. En politique, l'abstention est une faiblesse; aux courses, elle est une force. L'adage : « Dans le doute abstiens-toi », semble avoir été inventé pour les hippodromes. Et nombreux sont les motifs de doute.

Il est plus grave de perdre qu'il n'est avantageux de gagner. La perte a sur le cours de l'existence et sur le caractère même de l'individu une influence déformante, assez comparable à celle d'une tumeur maligne, qui décompose les forces vives et amène fatalement la mort. Le gain est le superflu ; il n'est pas une des conditions essentielles de la vie ; c'est un excès de santé. Nous aurons donc remporté déjà une grande victoire, si nous ne perdons pas. Un joueur qui, à la fin de l'année, fait coup nul, est un gagnant.

Une part capitale de la science du jeu consiste à savoir masser son argent. Il y a des coups qu'il faut jouer cher, et des coups qu'il faut jouer bon marché. Tous les paris n'ont pas la même valeur. Tous les moments ne sont pas non plus identiques. C'est ainsi, notamment, qu'il faut limiter sa perte, mais ne point assigner de borne à son gain. En perte, réduire férocement ses risques, être d'une sordide avarice. En bénéfice, voir grand, être prodigue. Mettez tout votre

bénéfice de la journée dans la dernière course, si vous croyez que, dans la dernière course, il y a une bonne affaire.

ʊ

L'homme fort est celui qui sait mettre une grosse somme aussi bien sur un cheval à 30/1, quand il lui voit une chance, que sur un cheval à égalité.

ʊ

De toutes les manières de jouer aux courses, et si surprenant que cela paraisse, celle qui s'appuie uniquement sur l'empirisme est la plus mauvaise. L'usage exclusif de l'expérience ne donne pas les résultats qu'on en pourrait attendre. La difficulté continuelle à résoudre est telle que l'on se trouve pris dans un réseau de contradictions, et l'expérience poussée à l'extrême devrait aboutir à l'impossibilité de jamais prendre une décision. C'est pourquoi une méthode, quelle qu'elle soit, vaut mieux que l'empirisme. Elle procure cet immense avantage d'opposer à des éléments continuel-

lement fuyants un point stable. Aussi est-ce une grande erreur de médire des systèmes. Certes, parmi tous ceux qui existent, il en est de moins bons que d'autres, mais, s'ils sont bien établis et qu'on puisse les suivre jusqu'au bout, ils vous permettent presque toujours de retomber sur vos pieds. A la longue, un système même médiocre coûte moins cher que de bonnes idées.

Il a été démontré, en théorie, qu'une *montante* assure à tous les jeux un bénéfice final, à cette seule condition qu'elle puisse être poursuivie à l'infini. De là, dans des jeux comme le Trente et Quarante et la Roulette, l'établissement d'un *maximum*. Le *maximum* met la Société à l'abri des attaques de trop vaste envergure et protège les dividendes des actionnaires.

Aux courses, il n'y a pas de *maximum*. Vous pouvez poursuivre votre *montante* à l'infini. Il ne dépend donc que de vous d'être un gagnant certain. Qu'attendez-vous pour essayer?

N'essayez pas. La pratique se chargerait très vite de vous prouver qu'elle n'a rien de commun avec la théorie. Et, quand bien même vos moyens matériels vous permettraient d'aller jusqu'au bout de votre *montante*, le Pari Mutuel suffirait à rendre vain votre effort. Car, ne l'oubliez pas, au Pari Mutuel, plus on met, moins on touche. Sitôt que votre *montante* vous obligerait à mettre beaucoup, vous commenceriez à jouer contre vous-même, et, pour peu que le gagnant libérateur se fît longtemps attendre, vous finiriez par ne plus rien toucher du tout.

ʊ

C'est une difficile question à résoudre que celle de savoir s'il faut jouer seulement gagnant, ou s'il faut jouer gagnant et placé. Le rapport placé est souvent plus avantageux proportionnellement que le rapport gagnant. Mais, d'autre part, cela double la mise, et, en perte, entraîne loin. L'homme sage, à notre avis, ne jouera gagnant que rarement, et, dans la plupart des cas, ne jouera que placé.

C'est moins amusant, moins flatteur, mais, si l'on connaît le métier, cela donne de bons résultats. On ne touche guère trois gagnants de suite. On peut très bien toucher consécutivement dix placés.

VIII

Professionnels et amateurs. - Les affaires sont les affaires, mais le Sport doit rester le Sport.

Le grand malheur des courses, qui sont, par ailleurs, une chose merveilleuse et offrent continuellement de magnifiques spectacles, est d'être un sport professionnel. La raison d'être du sport, sa beauté véritable, son honneur, c'est sa sincérité. Le professionnel offre, hélas! sous ce rapport, moins de garanties que l'amateur. La preuve est faite qu'un sport est sincère en raison directe de son désintéressement. Dès qu'il s'éloigne de l'amateurisme pour se rapprocher de la profession, il perd de son émulation bienfaisante, de sa généreuse intégrité.

Les courses militaires, qui sont des courses d'amateurs, confirment cette manière de voir. N'étant disputées que par des concurrents qui sont tous animés du désir de vaincre, elles sont constamment d'une régularité parfaite, et le favori, sans motif apparent, n'y fait jamais mauvaise figure. Le plus souvent même, c'est lui qui gagne, et la proportion des favoris vainqueurs dans les courses militaires, si on la compare au sort normal du favori dans les autres courses, est à elle seule édifiante.

ơ

L'article fondamental du Code des courses est celui qui dit : *Il est interdit de faire partir un ou plusieurs chevaux dans une course sans avoir l'intention de la gagner*. C'est là toute la question. De l'observation ou de la non-observation de cet article dépendent la sincérité des courses, et, par conséquent, leur valeur même. Dans la mesure où l'article n'est pas observé, les courses cessent d'être un sport et tendent à n'être plus qu'une affaire. Qui oserait affirmer que telle n'est pas leur tendance actuelle ?

Il est aujourd'hui, sinon officiellement permis, du moins tacitement toléré, qu'un cheval prenne part à une course sans avoir l'intention de la gagner. Les concurrents qui, selon l'expression d'usage, *« font le tour »* se rencontrent un peu partout. Aux courses au trot, ils sont légion. La vulgarisation des courses, la multiplicité des épreuves ont mis à la mode cette opinion qu'on avait, jusqu'à un certain point, le droit de s'entraîner en public, et de choisir son jour pour essayer de gagner.

Que fait l'autorité devant cet état de choses? Elle laisse faire. Hormis les cas par trop flagrants, et redoutant par-dessus tout le scandale, elle croit mieux de fermer les yeux. L'autorité subit l'ambiance, et l'opportunisme paraît être de bonne politique.

Nous sommes de ceux qui persistent à le déplorer. Que les affaires soient les affaires, mais que le Sport reste le Sport! Or le Sport — par un grand S — est une école de santé

physique et morale, une propagande d'énergie loyale, une contagion d'enthousiasme. Il n'est pas un consortium d'intérêts. Il doit ignorer toute compromission, toute complaisance, et ne point avoir en vue des avantages individuels. Il n'a de signification réelle, de beauté propre, que dans l'émulation solidaire.

Ami joueur, puisque, tout à la fois pour ton infortune et ta délectation, les courses sont ton passe-temps préféré, demeure volontairement animé du pur esprit sportif. Il est ton unique sauvegarde. Envers et contre tous, exige qu'on joue le jeu, sans qu'il soit question d'autre chose. Laisse-toi traiter, s'il le faut, par ceux que gênera ton attitude, de rêveur fanatique ou d'empêcheur de danser en rond. Reste ferme dans ton propos. Tu es maître de tes destinées. Si le public des courses avait moins de philosophie ou peut-être plus de vertu, si on le savait moins docile, la répression serait plus fréquente, partant le délit plus rare et la sincérité moins relative. Tu as tout à gagner, rien

à perdre, à partager cette opinion. Elle représente pour toi une satisfaction honorable, et, par surcroît, ton intérêt bien compris. Elle est ta dernière chance de salut.

Mais, me répondras-tu, sont-ce là des préoccupations dignes d'un « homme à la page » ? Qui dit homme à la page, ne dit-il pas un homme au-dessus des contingences, trop dévoué à son plaisir pour accorder un regard aux choses ennuyeuses, trop désintéressé pour se commettre avec des intérêts matériels, trop élégant pour se soucier de ce qui peut lui nuire? L'homme à la page s'abaisse-t-il à songer à son salut ?...

S'il ne le fait pas, en l'an de grâces 1928, il a tort. Il faut vivre avec son temps. Nous n'en sommes plus à l'époque où le chic suprême consistait à afficher un mépris superbe pour toutes les questions d'argent et à se laisser dépouiller avec un sourire. Sous prétexte d'être élégant, l'homme à la page ne doit pas être suranné. Le sens utilitaire fait partie de son

bagage. Il doit connaître les nécessités de l'heure, et être, sans effort, préparé à tout événement.

ơ

Qu'il n'en profite tout de même pas pour tomber dans l'excès contraire ! « Etre à la page » paraît quelquefois signifier : non seulement tout comprendre, mais aussi tout admettre. Dans son rôle de sportsman, l'homme à la page ne permettra pas que puisse lui être appliquée cette acception péjorative du terme. Il est nécessaire qu'il soit adroit, mais il serait regrettable qu'il fût trop adroit. Qu'il sache ce qui se passe, qu'il vérifie le dessous des cartes, qu'il soit au courant des combinaisons, pour éviter d'en subir le préjudice, mais qu'il se préserve de toute tentation illicite. En un mot, qu'il s'arrange pour ne pas être une *poire*, mais que, sans discussion possible, il reste un *gentleman*. N'allons pas plus loin qu'il ne faut, et, si la langue française s'enrichit quelquefois à tort, n'ayons pas, vis-à-vis d'elle, le mauvais goût des nouveaux riches : soyons *à la page ;* ne soyons pas *à la coule.*

CONCLUSION

A l'aurore de notre carrière sportive, nous eûmes, un jour, le privilège d'être le voisin de table de M. Jacques de Brémond.

En 1901, — et pour un néophyte, — M. Jacques de Brémond représentait, aux courses, quelque chose de considérable. C'était à peu près le seul homme dont on disait qu'il y avait fait sa fortune. De là à considérer la moindre de ses paroles comme un oracle, il n'y avait pour notre inexpérience qu'un pas. Nous n'avons donc jamais oublié les quelques propos que nous tint, ce jour-là, le propriétaire d'Elf, de Gardefeu, de Maximum, et de tant d'autres.

« Jeune homme, nous dit-il, puisqu'il entre dans vos intentions de vous occuper des courses, retenez mon conseil : ne jouez jamais un seul cheval dans une course. Jouez-en toujours au moins deux, souvent trois. La seule manière de gagner est de se faire un livre de preneur. »

Lorsque M. Jacques de Brémond prononçait ces fortes paroles, il ne songeait point aux conséquences qu'allait entraîner pour le parieur le régime unique du Pari Mutuel. Faire un livre de preneur était une chose possible au temps du pari à cote fixe. De nos jours, où il n'y a plus ni livre, ni cote fixe, il est impossible d'établir son jeu sur des bases rationnelles. Le Pari Mutuel rend de grands services, dont profitent l'Etat, les Sociétés, et les allocations offertes aux propriétaires et aux éleveurs. Mais il ruine tout le côté intelligemment spéculatif du jeu aux courses, et lui impose, de façon presqu'absolue, un caractère hasardeux. C'est pourquoi de bons esprits souhaiteraient voir fonctionner concurremment les deux systèmes, qui ne seraient aucunement obligés de se nuire

l'un à l'autre, et dont le succès commun serait à l'avantage de tout le monde. A l'avantage de l'institution elle-même, qui en retirerait un supplément de ressources, puisque les recettes du Pari Mutuel resteraient sensiblement les mêmes, et que les opérations à cote fixe, frappées à leur tour d'un impôt, supprimeraient, au moins sur les hippodromes, la quasi totalité des paris clandestins. A l'avantage des parieurs, qui auraient la latitude de choisir : ou le Pari Mutuel, avec tout son illogisme, toute son incohérence, mais aussi ses surprises joyeuses, ses gros lots ; ou le pari à cote fixe et au livre, retour au bon sens et au raisonnement.

En outre les *bookmakers*, — puisqu'il faut les appeler par leur nom, — officiellement autorisés à accepter des paris à cote fixe, complètent heureusement la physionomie d'un pesage. Au lieu que l'intervalle de temps qui sépare chaque course soit souvent morne et vide, le pari à cote fixe, où s'affrontent continuellement l'offre et la demande, crée un marché et donne de la vie. Ce n'est pas seulement le raisonnable qui remplace l'absurde. C'est aussi l'animation

qui remplace l'état léthargique, et le plaisir qui succède à l'ennui.

Les courses qui sont encore prospères, n'attendent, pour assurer leur avenir, qu'un rappel du passé. Car on aura beau améliorer le Pari Mutuel, on aura beau, pour le rendre plus moderne, le muer en Totalisateur, il lui sera, à lui, toujours impossible d'être *à la page.*

POST-SCRIPTUM

« Mais, nous a dit notre éditeur, quand nous lui eûmes remis le petit traité qui précède, votre initiation à la vie du Pesage est fort incomplète : vous ne parlez pas des femmes. Ni des femmes propriétaires, ni des femmes spectatrices. Comment voulez-vous donner aux gens le goût des courses, si vous les privez de leur élément le plus séduisant ? »

C'est tout à fait exact, et nous voici empli de confusion. Princesses de Faucigny-Lucinge et Duleep-Singh, comtesses de Périgny et Pierre de Jumilhac, madame Edmond Blanc, madame Chipault, madame Fockenberghe, mademoiselle Nikitina, mademoiselle Yvonne Nègre, et vous toutes, sportswomen intrépides

et spectatrices odorantes, vous toutes, sans qui nous ne serions que de pauvres hommes moroses, circulant dans des lieux sans grâce, acceptez les humbles excuses du plus négligent des cicérones. Nous avons mal fait les honneurs de nos paradis terrestres, puisque nous avons, un instant, laissé croire qu'Ève en était toujours chassée. Notre faute est d'autant plus lourde qu'un des premiers gagnants que nous ayons touchés, en notre carrière sportive, fut, dans le Grand Steeple-Chase de 1902, le Gratin de madame Ricotti. Nous avons donc à la fois manqué à la reconnaissance et à la galanterie. Quelle chance nous reste-t-il de nous faire pardonner?

Une seule : être pris soudain d'un grand accès de franchise, et, nous adressant à l'ami inconnu dont nous avons guidé les premiers pas à travers le Pesage, lui tenir à peu près ce discours :

« Et maintenant, ami, oubliez nos conseils didactiques et notre pédanterie, qui, sous le prétexte de faire de vous un initié, ont transformé en pénitence la simple récréation que

vous attendiez de votre après-midi aux courses. Amusez-vous, au lieu de vous instruire, et, pour cela, demeurez un profane, car, du jour où vous sauriez trop de choses, vous vous amuseriez beaucoup moins. Restez-en donc aux apparences, qui sont adorables, au plaisir des yeux, qui est enchanteur. N'allez pas aux courses pour les chevaux; allez aux courses pour les femmes. Préférez à la plus noble conquête de l'homme sa plus chère défaite. Tout bien pesé, les femmes vous réserveront moins de déceptions que les chevaux, et un collier de perles est encore un meilleur placement que le Pari Mutuel. Puisque l'existence vous convie à être beau joueur, et que, de toute façon, vous devez être un perdant, choisissez le jeu qui comporte le plus d'agréments. Au bout du compte, l'encouragement à l'amélioration de la race chevaline risque de vous dépouiller entièrement. L'encouragement à la prospérité de la race féminine vous laissera au moins quelques beaux souvenirs. »

LE PESAGE, par JEAN TRARIEUX premier volume de la collection « L'HOMME A LA PAGE », a été composé en dorique corps 12 et imprimé par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris. Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires sur vieux papier du Japon à la forme, numérotés 1 à 5 ;

30 exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés 6 à 35 ;

40 exemplaires sur vergé de Hollande Van Gelder Zonen, numérotés 36 à 75 ;

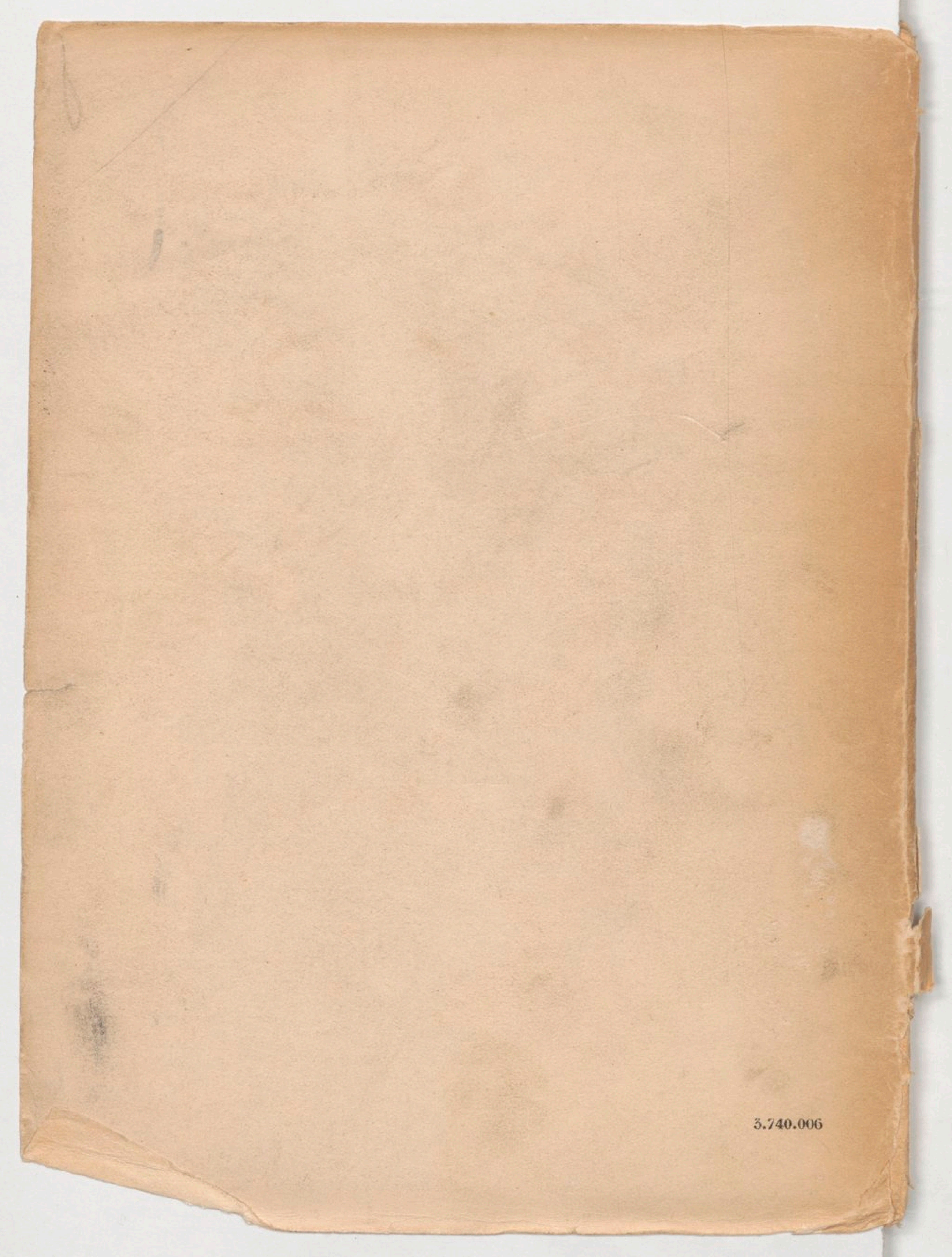
150 exemplaires sur vergé de Rives B. F. K., numérotés 76 à 225 ;

1750 exemplaires sur alfa, numérotés 226 à 1975 ; et

25 exemplaires hors commerce sur Japon, Hollande et Rives, numérotés en chiffres romains de I à XXV.

Ces deux mille exemplaires constituent proprement et authentiquement l'édition originale. Ils sont ornés d'un frontispice de Maurice Taquoy.

Exemplaire N°



3.740.006